

**EXPOSITION** A la chapelle de la Sorbonne, les 28 scènes de la « Vie de saint François »

# Dans la lumière de Giotto

Anne-Marie Romero

Pour quelques semaines, la chapelle de la Sorbonne s'est transformée en basilique d'Assise (1). Sur 62 m de long, sa nef et son transept exposent côte à côte les 28 scènes célèbrissimes de la *Vie de saint François*, premier chef-d'œuvre d'un jeune peintre nommé Giotto, en 1297.

Bien sûr, il ne s'agit pas des fresques dont il est l'auteur, miraculeusement épargnées par le tremblement de terre de 1997, intransportables, mais de photographies monumentales, presque grandeur nature : une initiative d'Ars Latina, qui nous a déjà habitués à ces diffusions spectaculaires de l'art avec le grand taureau de Lascaux ou les missions jésuitiques d'Amérique du Sud.

« Giotto - Saint François, l'humilité radieuse. » L'intitulé de l'exposition semble ciselé pour le lieu et l'œuvre. La lueur opalescente qui diffuse de la coupole de la chapelle, la blancheur de la pierre, la délicatesse des couleurs naturelles que Giotto sait imprégner d'une douce lumière, révolutionnaire pour son époque (1266-1337). Car il ne faut pas oublier que ses précurseurs, et même son maître, Cimabue, demeuraient imprégnés de l'hieratisme byzantin, des fonds uniformes et dorés, sans faire cas de la nature et de l'environnement.

Tout concourt donc à faire de cette exposition le meilleur moyen d'admirer, une par une, les 28 scènes que le maître a peintes, en trois ans, pour décorer la basilique surmontant le tombeau du saint.

On ne peut expliquer cette commande considérable sans connaître les turbulences qui ont agité la famille franciscaine dès la mort du fondateur. Pauvreté était le maître mot de ce fils de drapier, riche qui avait tout abandonné, et pourtant simple - *simplex et idiota*, disait-il de lui-même - mais pauvreté jusqu'à quel point ? L'ordre se divise entre les puristes qui veulent demeurer un ordre mendiant, sans feu ni lieu, et les conventuels, soutenus par l'Eglise qui souhaite mettre un peu d'ordre dans cette mystique de l'Apocalypse jugée dangereuse.

*La vraie révolution, c'est l'apparition de la nature dans la peinture*

Après bien des vicissitudes, un certain Bonaventura de Bonaregio, qui sera canonisé, devient ministre général de l'ordre. Il décide d'enterrer toutes les biographies du saint, d'en réécrire une, officielle, la *Legenda Maior*, et de demander à Giotto de s'en inspirer pour illustrer la basilique. Le programme iconographique a donc reçu, d'une certaine façon, l'imprimatur.

Le cycle s'articule en trois parties : sept tableaux décrivant François avant son abandon de la vie mondaine et la rupture avec sa famille, déjà imprégné de bonté et de générosité. Les 13 suivants racontent les épisodes marquants de la vie du saint jusqu'à sa mort. Les derniers, enfin, décrivent les miracles survenus après sa disparition.

Il n'y a pas de différence fondamentale de style ni de composition entre les trois époques. Giotto peint toujours des visages d'une plastique exceptionnelle, avec des dégradés de couleurs uniques, des architectures qui, sans adopter encore parfaitement la perspective, s'en rapprochent très souvent, avec un siècle d'avance sur le *Quattrocento*.

C'est surtout un dessinateur admirable. On pense aux petits oiseaux qui écoutent son sermon, suspendus à ses lèvres. Quel réalisme dans leur plumage, dans leur vol ! On admire aussi les expressions qui se peignent sur le visage de ses frères, émotion, surprise, admiration. La légende veut que Cimabue l'ait vu un jour, alors qu'enfant il gardait les troupeaux de son père, dessiner une chèvre d'une main si sûre qu'il a demandé aussitôt à le prendre dans son atelier.

La nouveauté réside aussi dans les postures, sobres mais réalistes, de ses personnages, dans l'harmonie souvent dramatique des compositions. On en retiendra trois : la rupture avec son père, lorsque François lui jette tous ses vêtements et récite le *Notre Père*, pour bien lui faire entendre qu'il n'a plus désormais comme père que Dieu. Nu, il est pudiquement enveloppé d'un linge par l'évêque, tandis que les bourgeois prennent des mines offusquées. La seconde est la fresque des stigmates, où deux personnages occupent toute l'image, le saint agenouillé sur un rocher et le séraphin qui lui

transmet ce rare privilège divin. La dernière est la mort de François, seule fresque où l'on voit apparaître sainte Claire, qui se penche, éplorée, sur sa dépouille. Là, l'horizontalité de la scène est compensée par deux groupes de fidèles, hommes et femmes, agenouillés de chaque côté.

Mais la vraie révolution, c'est l'apparition de la nature dans la peinture. Elle est présente quasiment partout. Villes perchées sur des sommets en arrière-fond, collines, rochers, montagnes, sources, arbres et paysages remplacent très fréquemment des décors de palais ou d'églises plus ou moins imaginaires, aux belles couleurs roses ou ocrées.

Les scènes constituent ainsi autant de petites histoires complètes, mises en situation, racontées avec suffisamment de détails pour en comprendre le sens. Qui d'autre mieux que Giotto aurait su rendre d'une manière si miraculeuse la rencontre entre la nature et ce saint, humble amoureux de toutes les créatures de Dieu ?

Un mot enfin pour rendre hommage au réalisateur de cette magnifique reconstitution, le photographe Antonio Quattrone, auquel Ars Latina fait appel pour toutes ses expositions. Le grain de son image est si fin, si satiné, ses couleurs si diaphanes, qu'on se surprend à passer la main sur les visages pour en toucher la douceur, ou sur les lacunes, pour savoir s'il manque bien un peu de matière !

(1) Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet.  
Chapelle de la Sorbonne,  
place de la Sorbonne, Paris 5<sup>e</sup>.  
Ouvert tous les jours  
de 10 heures à 20 heures.



Le Don du manteau à un chevalier pauvre, l'une des 28 scènes réalisées par le jeune Giotto à Assise pour décorer la basilique surmontant le tombeau de saint François. (Photo Antonio Quattrone.)

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

# LE FIGARO